

## Bulletin d'histoire politique

Mona Oikawa, *Cartographies of Violence : Japanese Canadian Women, Memory, and the Subjects of the Internment*, Toronto, University of Toronto Press, 2012, 492 p.

Greg Robinson



Volume 22, numéro 3, printemps-été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024170ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024170ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique  
VLB éditeur

### ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Robinson, G. (2014). Compte rendu de [Mona Oikawa, *Cartographies of Violence : Japanese Canadian Women, Memory, and the Subjects of the Internment*, Toronto, University of Toronto Press, 2012, 492 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 22(3), 345–348. <https://doi.org/10.7202/1024170ar>

Mona Oikawa, *Cartographies of Violence: Japanese Canadian Women, Memory, and the Subjects of the Internment*, Toronto, University of Toronto Press, 2012, 492 p.

GREG ROBINSON  
*Université du Québec à Montréal*

L'étude de Mona Oikawa, dont le sous-titre est *Japanese Canadian women, memory, and the subjects of the internment* [les femmes, la mémoire et les sujets de l'internement des Canadiens d'origine japonaise] explore l'internement et l'expropriation officiels des Canadiens d'origine japonaise durant la Deuxième Guerre mondiale, et s'intéresse en particulier à l'impact à long terme de cette expérience sur les Canadiennes Japonaises et leurs filles. Le produit de près de vingt ans de travail, ce livre est le résultat d'une longue réflexion et des reconsidérations. En fait, ce volume est vraiment composé de deux livres plutôt différents réunis en un seul, avec peu de chevauchement; il nous est donc plus aisé de les aborder chacun leur tour.

L'un de ces livres, qui constitue la plus importante partie, est composé principalement d'une discussion historique des diverses expériences individuelles vécues par des Canadiennes Japonaises durant la guerre et de l'après-guerre, ainsi que leurs regards rétrospectifs sur cette expérience. Le corpus principal de données utilisées par Oikawa dans cette partie consiste en une série d'entrevues qu'elle a menées entre 1992 et 1996 avec un groupe de 21 femmes nisei et sansei (deuxième et troisième générations), anciennes détenues et filles de détenues. Ces femmes ont vécu différentes formes d'internement forcé, et se sont ensuite installées dans divers lieux. Leurs filles (tout comme Oikawa) ont grandi dans les décennies de l'après-guerre, dans l'ombre du traumatisme vécu par leurs parents durant la guerre.

Les découvertes de l'auteure sont enrichissantes. Tel que l'a bien dit Roger Daniels, il s'agit de quelque chose d'extrêmement précieux que de pouvoir parler de ce que les gens ont fait, plutôt que de simplement contribuer au récit habituel de ce qu'on leur a fait. L'accent que met l'auteure

sur l'expérience des femmes fait de son ouvrage un ajout important à la littérature, car trop peu d'attention académique a été accordée au Canada aux questions de genre dans l'internement ou aux circonstances spéciales pour les femmes. Puisque maintes familles de Canadiens d'origine japonaise ont été séparées et que les hommes étaient envoyés dans des camps de travail sur les routes, les femmes étaient le plus souvent responsables de maintenir l'unité des familles et de gérer leur déplacement vers les sites d'internement à l'intérieur du pays. Au sein de ces sites (pour lesquels l'auteure note correctement qu'il existait de grandes variations en matière de dynamique spatiale, de conditions de vie et de libertés personnelles), on note une division du travail et de la vie sociale en fonction du sexe, où les filles étaient confrontées à des perspectives limitées. Par exemple, l'auteure remarque que les garçons et les quelques hommes d'âge adulte internés dans le camp Dita Tashme se sont réunis pour former un groupe de Scouts, le plus grand du Commonwealth canadien. Non seulement les Scouts ont-ils offert aux personnes de sexe masculin un passe-temps, ils leur ont également permis d'affirmer simultanément leurs sentiments de masculinité en accord avec un discours identitaire du nationalisme britannique, tandis qu'ils rejetaient ainsi symboliquement l'étiquette de la « déloyauté » sous-jacente au retrait massif de personnes de race japonaise. Les filles de Tashme ne bénéficiaient d'aucune organisation correspondante.

Un autre point important abordé par l'auteure est le fait que la dynamique spatiale de la répression officielle n'était pas limitée au seul exil interne des Canadiens Japonais dans des villages fantômes et des camps « autosuffisants » ou des fermes de betteraves à sucre. Durant la guerre, les représentants gouvernementaux ont plutôt exercé une pression particulière sur les femmes dans le but de les inciter à s'établir vers l'est et à décrocher des emplois domestiques dans les centres urbains. Les femmes nisei, exclues de la côte ouest par décret et possédant peu de ressources ou de perspectives d'emploi ailleurs, ont été contraintes d'accepter. Cette forme de chantage économique s'est amplifiée en 1944 par l'entremise de mesures coercitives directes, prenant la forme d'une campagne officielle de « rapatriement » des Canadiens d'origine japonaise internés. Selon cette politique, les détenus se trouvant toujours dans les camps d'internement furent menacés d'être déportés au Japon s'ils refusaient de déménager vers l'est. En incluant dans sa liste des sites d'internement les centres d'accueil destinés aux personnes migrantes, l'auteure révèle ainsi qu'il existait des sites d'internement dans six provinces (on revient plus loin sur les questions géographiques).

L'autre « livre » de ce volume, contenu dans les trois premiers chapitres, consiste en une étude théorique et critique expliquant la façon par laquelle les Canadiennes d'origine japonaise et leur internement en général ont été effacés du discours historique officiel et faussement représentés

dans la culture populaire et dans le monde académique. L'auteure déplore les nombreuses références dans la littérature académique qui prétendent que les Canadiens d'origine japonaise, et plus particulièrement les femmes, n'ont jamais dénoncé le traitement qu'ils et elles ont subi. Citant les dissimilitudes entre le récit que ses propres parents ont fait de leur souffrance, d'une part, et le discours dominant décrivant ces événements (ainsi que l'oubli ou la dissimulation de ceux-ci) de l'autre, l'auteure tente d'expliquer comment l'expérience des Canadiens d'origine japonaise a été uniformisée et absorbée dans un discours nationaliste qui réaffirme les notions hégémoniques de l'identité canadienne.

En revanche, si l'argumentaire d'Oikawa peut paraître familier aux yeux du lecteur avisé, c'est parce qu'il reflète le gros de discussions ayant lieu au sein de cette communauté depuis au moins le début des années 1990, moment où l'auteure a entrepris le travail sur son livre. Ce vieillissement se reflète dans le choix de ses sources. Ses cibles principales sont des ouvrages plutôt anciens tels que *The Canadian Japanese and World War I*, livre de Forrest LaViolette publié en 1948, ou *Mutual Hostages*, écrit par Patricia Roy, J.-L. Granatstein *et al.* dans les années 1980. L'auteure ne fait aucune allusion à l'ouvrage plus récent de Patricia E. Roy, *The Triumph of Citizenship* (2007), qui propose un regard différent sur les événements en temps de guerre. De la même façon, l'auteure ne perçoit pas à quel point elle récapitule dans un contexte canadien le genre de débats portant sur la représentation des Américains d'origine japonaise et leur internement, qui sont monnaie courante aux États-Unis depuis l'ère du redressement. Au cours de ces vingt ans, toute une génération de nouvelle littérature pertinente au sujet des Américains d'origine japonaise a fait son apparence, comprenant des ouvrages d'auteurs tels que Testuden Kashima, John Howard, Karen Ishizuka, Ingrid Gessner, Eric Muller, Scott Kurashige, Franklin Odo et Alice Yang Murray. En plus de ces ouvrages, et tout aussi absente de la bibliographie de l'auteure, sont une série d'ouvrages publiés plus récemment et portant sur les Canadiens d'origine japonaise. Ces études adoptent une approche transnationale élaborée, et les auteurs abordent certains des mêmes sujets que ceux examinés par l'auteure. Parmi ces textes on se doit de noter *Voices Raised in Protest* (2008) de Stephanie Bangarth et *A Tragedy of Democracy*, publié par l'auteur de cette critique.

Un problème plus important découle de l'approche d'Oikawa. Il concerne sa perception du nationalisme et de l'identité canadiens. L'auteure décrit le ciblage des Canadiens d'origine japonaise comme une «race ennemie» durant la guerre, et examine leur déportation intérieure comme faisant partie du projet nationaliste des autorités à Ottawa. Selon elle, «White working class and ethnicized people were differently situated socially from white anglo-bourgeois subjects in the web of power, yet the

internment allowed them various entry points into the national racial project of expulsion, discipline, and control of Japanese Canadians (p. 9)». Quoi qu'il en soit de la réalité de ce modèle Foucauldien, cela a pour résultat de regrouper les Canadiens français avec les blancs issus de communautés ethniques (en tant que non «anglos») ou tout simplement de les rendre invisibles; en tout cas, ce modèle occulte l'influence complexe et conséquente d'une foule de Canadiens français sur le sort de Canadiens d'origine japonaise. Parmi ces personnes, il y a, au cours des années quarante, le ministre de la Justice Louis St-Laurent et les juges canadiens-français de la Cour suprême qui ont appuyé des violations extrêmes des droits humains de citoyens canadiens par le biais d'une politique officielle de déportation involontaire; les prêtres canadiens-français et les sœurs qui dirigeaient l'école du site d'internement «catholique» à Greenwood; et les groupes laïcs et religieux qui ont aidé les personnes déplacées à s'établir à Montréal et qui se sont opposés à la politique de déportation. D'ailleurs, pour un livre qui prête tellement d'attention aux questions de relations géographiques et spatiales, l'absence du Québec de l'étude est frappante. Même si le Québec avait, selon les statistiques officielles, une population d'origine japonaise plus importante que celle du Manitoba ou de la Saskatchewan vers la fin de 1946, la carte du Canada qu'utilise l'auteure pour démontrer le dispersement des Canadiens japonais exclut littéralement le Québec, et elle n'inclut pas les statistiques du déplacement vers cette province. Non seulement l'auteure n'a-t-elle inclus dans son groupe d'entrevues aucune femme ayant emménagé à Montréal ou au centre d'accueil à Farnham, les deux endroits au Québec où les personnes dispersées se sont réunies, elle ne semble pas s'être interrogée sur les particularités de l'expérience des Canadiens d'origine japonaise au Québec. Une telle étude aurait pu influencer les conclusions de l'auteure.